

HENRI BÉ

LES ROSES
DE NOVEMBRE



Mes parents possédaient un modeste élevage de chèvres, dans le haut pays. J'étais leur fille unique, née sur le tard, issue de la seule grossesse de ma mère arrivée à terme. De chez nous, le village apparaissait bien loin dans la vallée, et il fallait vingt minutes de descente avant d'atteindre les premières fermes. Nous n'avions pour proche voisin qu'Émile, le père de Médéric. Leur maison se situait juste un peu plus haut que la nôtre. Ce simple fait nous faisait quelquefois regarder bizarrement quand nous nous rendions au village, comme si la proximité signifiait une intimité. Émile, aux mœurs d'ours, en possédait aussi le physique. Homme massif à la barbe blanche, toujours coiffé d'un grand chapeau noir, il ne discutait jamais les prix lorsqu'on le voyait au marché : nul n'osait la moindre malhonnêteté avec lui. Enfant, je mis du temps à comprendre qu'il n'exerçait pas un métier de la terre ou du bétail, comme mes parents, ni un artisanat, comme le boulanger ou le forgeron. Ma mère m'expliqua un jour qu'il était une espèce de *Fachinier*, de sorcier. Non pas – du moins à ce qu'on en disait – un de ces malfaisants qui jettent des sorts sur les hommes ou les bêtes : on parlait de lui quand on évoquait certaines légendes. J'avais entendu bien des histoires sur les « demoiselles » qu'on peut croiser dans les sentiers à la tombée de la nuit, ou sur les petites personnes qui s'occupent des troupeaux, mais qui risquent aussi d'enlever les bébés laissés sans surveillance : il valait mieux ne pas croiser leur chemin, sauf, apparemment, pour Émile, même si personne ne pouvait – ou ne voulait – me dire pourquoi.

Mon père riait de ses histoires-là, surtout avec ses amis. Il entendait parler des progrès scientifiques qui touchaient les villes, en ce

début du vingtième siècle, et se moquait des « croyances de bonnes femmes ». Il saluait poliment Émile quand il le croisait, mais ne s'attardait pas à parler avec lui.

Depuis longtemps, notre voisin vivait seul avec son fils, Médéric, sans que personne ne sache exactement ce qu'était devenue sa femme. Aucune tombe du cimetière communal ne portait son nom. On ignorait tout d'elle, sinon qu'elle se montrait peu quand elle était encore au village, n'était pas « du pays », sans doute repartie d'où elle était venue.

Quelquefois, en hiver, quand le chemin devenait impraticable, je manquais l'école, à contrecœur : bonne élève, je voulais apprendre, et fréquenter les autres enfants. Médéric n'y allait jamais. Aucun inspecteur d'académie ne se souciait des habitants du haut pays, je ne le rencontrais que lorsque je jouais dehors, entre nos deux maisons. Petit à petit, j'appris à connaître ce garçon de quelques années mon aîné, grand et mince, aux traits fins et à l'air doux : rien chez lui du physique impressionnant de son père, ni de son aura mystérieuse. Ravi d'avoir une compagne de jeux, il m'expliqua qu'Émile lui faisait l'école, et en effet, il en connaissait autant, et même plus, que moi.

— C'est vrai que ton père, c'est un *fachinier* ? Lui demandai-je un jour.

Il me dévisagea en silence, quelques secondes.

— Mon père, c'est pas un *fachinier*, c'est un gardien...

Piquée par son ton méprisant, je me moquai :

— Un gardien, de quoi ? Il élève les petits bonshommes dans les montagnes, les Demoiselles des sentiers ? Ou les chats du diable qui font le sabbat près du village la nuit ?

— Le tien, il élève que les chèvres, me répondit-il.

Il y eut un moment de silence avant que le malaise ne se dissipe. Nous ne pouvions rester fâchés longtemps : j'étais sa seule amie, et lui le seul que je voyais en dehors de l'école. Je n'abordai plus le sujet. Souvent il me faisait rentrer chez lui, dans une salle semblable à la